



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

### MERCREDI DES CENDRES.

Adieu le carnaval de 1835 et ses brillantes orgies, ses nuits de féerie, ses jours de sommeil, de lourds cauchemars, de fatigantes courbatures ! Encore des joies, des passions, des désirs tombés dans l'abîme du tems, et qui voudrait aujourd'hui ressaisir un indice de ces jours d'allégresse, de turbulans plaisirs, ne trouverait que des figures blêmes, des yeux fatigués, des poitrines oppressées et le plus souvent des fronts chargés d'ennuis, de regrets et peut-être d'inquiétude. Dieu ! que de rubans fanés et de fleurs flétries depuis le premier signal du carnaval qui finit ! Que de soies, de dentelles et de bijoux ont été froissés par des mains blanches, délicates, qui aujourd'hui retombent languissantes et affaiblies sur les coussins d'un divan ou les plis d'une robe de chambre en cachemire ! Que de repos sub-

stitué aux veilles, de pâtes pectorales aux glaces parfumées, et de bouillons de poulet au punch pétillant sous sa flamme bleuâtre ! Le tems du régime et de la morale est arrivé. Autrefois c'était le tems de l'expiation, et la cendre empreinte sur les fronts qui, la nuit encore, étaient couronnés de roses, effaçait la tache que Satan avait soufflée sur les plaisirs du monde.

Autrefois aussi commençait alors un deuil pour la mode, car, en attendant les primeurs du printemps, elle s'encapuchonnait, modeste et inactive, derrière les lambris des oratoires. Moins timide aujourd'hui, elle n'admet ni lieux ni saisons pour abjurer son empire ; elle nous offre pendant tout le carême une récolte intarissable de caprices piquans. Des soirées nouvelles se préparent à Paris et dans toutes les grandes villes de France ; aussi serons-nous obligés, pour suivre



le torrent, d'offrir encore quelques modèles de parure que nous entremêlons toutefois de négligés qui nous conduiront aux modes de Longchamps.

## Modés.

Cependant encore une esquisse sur ce luxe et ces fêtes qui bourdonnent à nos oreilles, et dont les derniers jets réparaitront çà et là pendant la première semaine de carême. Parlons de l'élégance de ces femmes qui nous ont montré tant de diamans éclatans sur le front, de riches étoffes parant de gracieuses et nobles tournures. M<sup>me</sup> Lehon, que la mode prend pour modèle, la duchesse d'Istrie, si recherchée dans son élégance, la vicomtesse d'Orsay, la princesse de la Trémouille, la duchesse de Valençay, M<sup>mes</sup> de Flahaut, de Boisgelin, du Taillis, Pustoska, Ferrari, etc., etc., et tant d'autres femmes remarquables, qui forment l'élite de la société d'aujourd'hui et s'aperçoivent à la cour, aux brillans raouts, aux plus belles représentations théâtrales, et nous offrent les modes que nous aimons le plus à imiter, persuadées qu'elles ont le cachet du bon goût, de la grâce et de la nouveauté.

C'est dans ces cercles brillans que nous avons remarqué que la majorité des coiffures se composent de nattes ornées de perles ou de fleurs, mais sans être entremêlées de coques de cheveux. On emploie beaucoup plus de fleurs que de plumes, et nous devons mentionner que jamais les fleurs n'ont été plus joliment montées que cet hiver. Rien de joli comme les guirlandes arrondies sur la tête et terminées d'un côté par deux touffes de fleurs, dont l'une remonte et l'autre descend sur la joue. Les guirlandes à la Cérès, destinées à être placées très-bas sur le front, celles en diadème, élevées vers le milieu, et re-

jetées un peu en arrière, puis celles offrant deux grosses touffes de chaque côté du front, et enfin ces branches de fleurs légères et disposées à tomber gracieusement sur les tempes ou à orner le pied des nattes, tout cela est aujourd'hui composé dans la perfection, et nous citerons pour exemple l'assortiment de ce genre qui se trouve dans les magasins de M<sup>me</sup> Casaubon\*, chez laquelle furent exécutées les charmantes branches d'églantine et d'iris qui forment la coiffure représentée dans notre dernière gravure, et dont la légèreté ne peut être qu'imparfaitement rendue par le burin de l'artiste.

— Les feronnrières n'ont point perdu leur vogue dans les toilettes parées; on en avait fait un abus désolant l'an passé, mais le bon goût a revendiqué ses droits, et la feronnrière a abandonné les négligés pour n'apparaître que sur des fronts animés par l'éclat des fêtes et des parures. Elles sont montées sur un filet d'or très-mince, une petite rangée de perles, un cordon de cheveux. On en voit beaucoup en camées ou en diamans. Jamais les diamans n'ont paru si beaux, si bien montés que maintenant; on en fait des bouquets et des guirlandes de fleurs qui, entremêlés de pierreries de toutes couleurs, sont d'un effet magique. On entremêle aussi beaucoup de diamans avec des fleurs.

— Une jolie coiffure souvent adoptée est un beau bracelet qui resserre le pied de la natte. On voit aussi beaucoup de coiffures composées de petites fleurs d'or, de pierrerie ou de fleurs, qui sont comme jetées dans les touffes de cheveux de chaque côté des tempes.

Ce genre est bien loin d'exclure les bandeaux et les clotildes qui sont toujours très en vogue, aussi bien qu'une seule grosse boucle en tire-bouchon de chaque côté des joues.

— Ce que nous devons citer comme

\* Rue Saint-Fiacre, au coin du boulevard Bonne-Nouvelle.





coiffure très à la mode, ce sont les petits chapeaux catalans en velours, très-rejetés en arrière, ayant la forme petite, ronde, relevée d'un côté et ornée au-dessus d'une longue plume rose, bleue ou blanche, tandis que du côté opposé une rose rose, placée sur le front, semble soutenir le côté relevé de la passe. Ce genre est plein de grâce et a été vu en grand nombre au bal de la liste civile, réunion où l'on pouvait compter par centaine le nombre des toilettes magnifiques; ces petits chapeaux se voient aussi beaucoup aux représentations de *la Juive*, et nous savons que parmi les plus jolis on distingue ceux sortis des magasins de M<sup>me</sup> Larochele \*.

— La mode des turbans est plus prononcée que jamais, les formes *juives* dominent, et de cela vient sans doute la propension à faire descendre les turbans très-bas sur les joues et un peu relevés sur le front. On emploie pour cela beaucoup de gaze à jour excessivement claire, afin que le reflet soit doux à la physionomie.

— Il est à remarquer que l'on voit maintenant au spectacle très-peu de coiffures en cheveux; ce sont des petits chapeaux comme ceux que nous venons de décrire, des turbans et force petits bonnets de blonde.

— Les éventails sont toujours plus nombreux que les bouquets.

#### EXPLICATION DE LA GRAVURE.

*Toilette de bal.* — Robe de tulle rose sur un dessous en poul de soie rose. Le jupe de la robe est relevé d'un côté jusqu'à mi-jambe par une rose qui soutient les plis en draperie; le corsage drapé; les manches à triple sabot, ornées au-dessus de l'épaule de branches de roses qui retombent sur le premier sabot. Cette façon, à la fois simple et élégante, est due à M<sup>me</sup> Michaud.

#### EXPLICATION DE LA COIFFURE,

PAR M. MAILLY,

ORNÉE DE MARABOUTS, DE FLEURS ET D'UNE CHAÎNE EN OR.

Cette coiffure convient à une figure longue et mince, au cou un peu long. Les cheveux très-bas

\* Rue Choiseul, n° 3.

forment une natte en trois brins, les touffes faites à la Sévigné doivent être lissées jusque près de l'oreille; les premières boucles ne commencent que de là à descendre jusqu'au bas des joues, couvrent l'oreille entièrement, une partie du cou, et découvrent tout-à-fait la figure. Ce genre de touffes a l'avantage de diminuer la longueur de la figure et du cou. Une chaîne en or, posée sur le front, et tournée autour de la natte. Quatre marabouts sont posés au défaut de la natte, deux en haut, deux en bas, et une fleur rose les sépare, donne de la légèreté à la coiffure, et ôte l'effet monotone du blanc des marabouts et du noir des cheveux.

### DEUX FEMMES.

Si l'on savait tout ce que la coquetterie, la vanité d'une femme peut enfanter de cruels desseins, de crimes et de remords, on frémirait à ces émotions d'amour-propre qui viennent si doucement au premier abord charmer votre cœur et vous montrer une vie toute riante. L'horrible mystère de ces premiers bonheurs, c'est que sous leurs délices les sentimens les plus violens trouvent leur origine, et que l'amour, la jalousie et la vengeance partent quelquefois d'un sourire, d'un regard, d'un mot qui flatte et enchante.

Aussi venons-nous d'en trouver un exemple frappant dans une triste histoire dont nous ne pouvons vous donner que la fin; mais, pour vous faire comprendre ce dénouement tragique, nous vous raconterons qu'une imprudente jeune femme, jalouse d'une douce amitié que son amant semblait accorder à M<sup>me</sup> Dervilly, et s'imaginant, pour reconquérir ce cœur prêt à lui échapper, devoir le ranimer par le dépit et l'inquiétude, contrefit l'écriture d'un homme distingué dans le monde; et, après avoir fabriqué des lettres pleines de galanterie et d'amoureuses supplications, elle n'hésita pas à les signer *Saint-Léon*, et les faire tomber dans les mains de son amant.



Mais celui-ci, bien que prêt à se détacher d'une femme dont les exigences envenimaient chaque jour leur bonheur, eut son honneur offensé par les impertinentes déclarations d'un jeune fat à la femme que, disait-on, il devait épouser; et, sans chercher une explication qui eût tout arrangé, Nerval trouva moyen d'insulter Saint-Léon à tel point que celui-ci accepta le combat tout en reniant la correspondance dont on l'accusait.

Et ce combat fut une lutte terrible, un assaut d'adresse qui laissa le succès longtemps indécis, et obligea même les adversaires à s'arrêter un instant.

Ils recommencèrent. Malgré la supériorité évidente que Nerval possédait dans les armes, la passion l'emporta; il se découvrit par une attaque trop vive; l'épée de Saint-Léon l'atteignit et glissa jusqu'au cœur, il tomba grièvement blessé dans les bras d'Édouard.

« Monsieur, dit Saint-Léon avec une convenable émotion, je suis désolé de cet accident; mais je dois vous répéter encore que ce n'est pas moi qui ai écrit les lettres.

— Cela suffit, monsieur, laissez-moi. »

On transporta Nerval chez M<sup>me</sup> d'Orvilliers: plusieurs médecins accoururent et ne désespérèrent pas de le sauver. La lésion du cœur était légère; mais, craignant un épanchement intérieur, ils lui recommandèrent les plus grandes précautions. Nerval exprima le désir d'être laissé seul; il écrivit alors quelques lignes, qu'il fit porter sur-le-champ à M<sup>me</sup> Dervilly. Il la suppliait de le venir voir; et, comme M<sup>me</sup> d'Orvilliers était l'amie intime et la confidente habituelle des pensées d'Adèle, cette démarche n'avait rien de répréhensible aux yeux du monde. Il lui demandait un baiser avant de mourir: c'était l'ange à qui il voulait remettre son âme.

Une ardente fièvre s'empara ensuite de lui, et il s'assoupit. Lorsqu'il se réveilla, un front de femme était penché sur le sien, et des larmes inondaient son vi-

sage. Il eut d'abord que c'était M<sup>me</sup> Dervilly; il essaya de l'entourer de ses deux bras, mais il les laissa retomber en reconnaissant M<sup>me</sup> Delmart.

« Marillie!

— C'est moi, mon ami! s'écria M<sup>me</sup> Delmart d'une voix entrecoupée de sanglots; c'est moi qui m'agenouille au chevet de ton lit, en priant Dieu de prendre ma vie au lieu de la tienne. Cette blessure, j'en suis cause, hélas! j'ai écrit les fatales lettres; ce n'est pas M. Saint-Léon. J'ai cru regagner ton affection en excitant ta jalousie; un misérable orgueil de femme m'a empêché d'aller me jeter à tes pieds, et de te dire: J'ai été coquette avec toi, je ne le serai plus. J'étoufferais cette ardeur de plaire qui me domine; rends-moi ton amour. Grand Dieu! mes caprices t'ont éloigné de moi de plus en plus, et j'ai mis ta vie en danger!

— C'est donc par vous que je meurs, Marillie! »

La jeune femme se tordit les bras de désespoir, et continua: « Le ciel, attendri par mes prières, te laissera vivre pour m'aimer encore, et pour être aimé de Marillie. — Où donc est-elle ta blessure, que mes lèvres s'y attachent! On dit qu'après les duels, des amis sauvent ainsi la vie de leurs amis; je ne veux plus te quitter; je veillerai jour et nuit sur toi; je serai assise à tes côtés; je soutiendrai ton front quand tu dormiras; au réveil, j'humecterai de mes baisers ta bouche desséchée par la fièvre; j'apaiserai tes souffrances par mes caresses. Que de soins je te prodiguerai! Ma réputation, je te la sacrifie. Que m'importe dès que tu m'aimes comme autrefois! »

Nerval, dont la présence de M<sup>me</sup> Delmart avait redoublé la fièvre, fixa sur la jeune femme ses yeux à demi égarés, et répondit avec un délire croissant:

« Je vous aimais bien, Marillie, lorsque vous couriez au-devant de moi comme une folle enfant; ou quand, boudeuse et me tournant le dos, vous attendiez que



j'eusse joint les doigts autour de votre taille, pour vous jeter à mon cou. — Je vous aimais bien lorsque vous m'entraîniez au théâtre, et que, renfermée avec moi au fond d'une obscure loge, vous cachiez dans mon sein vos larmes et vos frayeurs. — Je vous aimais bien lorsque votre rapide calèche nous emportait loin du monde dans vos silencieuses forêts. — Aujourd'hui, je ne vous aime plus. »

M<sup>me</sup> Delmart sembla atteinte d'un coup de foudre; elle qui venait de lui montrer tant d'amour, et qui croyait pouvoir l'arracher à la mort à force de tendresse, elle resta atterrée. — Excité par cette exaltation fébrile qui donne à la pensée plus d'activité et plus de poésie à l'imagination que dans l'état normal du cerveau, Nerval continua d'un ton plein d'amertume :

« Je ne vous aime plus; vous avez tourmenté mon amour, mon amour s'est enfui à jamais. L'homme tendre et fier qui vous possède, ô femmes! voudrait vous dérober au monde, comme un avaro son trésor; mais vous aimez mieux être un diamant qui brille aux yeux de tous, qu'une perle cachée au fond de l'Océan. Nous sommes jaloux de vos petites mains, jaloux de vos blanches épaules; vous laissez s'y reposer des lèvres rivales sans nous croire offensés. Le papillon délaisse la fleur aussitôt qu'un autre la touche, Marillie. »

M<sup>me</sup> Delmart fondit en larmes.

« Vous aurez beau pleurer, Marillie, l'amour n'est point une plante qui reverdit sous les larmes; réservez vos larmes pour faire croître un peu de gazon sur mon tombeau. »

La pauvre femme était tellement suffoquée, qu'elle ne pouvait parler.

Une bouffée de vent apporta sur le lit de Nerval deux rameaux de violiers enlevés à un de ces arbustes placés sur la croisée; ils ne tenaient plus l'un à l'autre que par un faible lien. « Voyez ces rameaux, voilà l'image de nos cœurs; rien ne peut les réunir. »

— C'est M<sup>me</sup> Dervilly qui m'a ravi ton amour! s'écria enfin M<sup>me</sup> Delmart.

— Quel nom avez-vous prononcé? reprit Nerval en se penchant sur le bord de son lit; c'est le nom d'un ange. M<sup>me</sup> Dervilly! Qu'elle est belle et modeste, tendre et réservée!... Je l'aime... oui... je l'aime d'un amour que je ne connaissais pas... comme on aime dans le ciel. »

Il ajouta d'une voix caressante :

« Croyez-vous que je sois aimé de M<sup>me</sup> Dervilly? n'avez-vous pas remarqué la douceur de son œil bleu lorsqu'il s'abaisse sur moi? Dites que j'en suis aimé, si vous voulez m'offrir une consolation! »

Il écarta soudain M<sup>me</sup> Delmart avec l'un de ses bras, et poursuivit à mi-voix ces confidences qui déchiraient l'âme de la jeune femme.

« Écoutez!... n'entendez-vous rien?... Elle va venir... c'est son pas... Le pas de la femme qu'on aime se reconnaît entre mille... C'est une céleste mélodie; il n'y a que sa voix qui soit plus douce... Écoutez bien!... n'est-ce pas le frôlement d'une robe sur l'escalier?..... Adèle!... est-ce toi? »

La porte s'ouvrit: M<sup>me</sup> Dervilly, respirant à peine, entra; elle avait long-temps hésité à venir, mais elle était sûre de la discrétion de M<sup>me</sup> d'Orvilliers: n'ayant pas rencontré son amie, elle était montée en tremblant jusqu'à la chambre du malade; elle crut que M<sup>me</sup> d'Orvilliers veillait auprès du lit de Nerval. Sûre de conquérir à jamais l'affection d'Henri par cette démarche hasardée, s'il échappait à la mort, elle s'élança, ne voulant que poser un baiser sur son front et s'enfuir; elle se pencha donc vers lui: il la reconnut, et trouva assez de force encore pour la serrer dans ses bras, malgré l'épuisement où le délire l'avait mis; leurs lèvres s'unirent, leurs fronts se touchèrent...

Lorsque M<sup>me</sup> Dervilly releva la tête et fixa ses yeux sur son amant, il n'existait plus! — Un spasme avait brisé son cœur; sa vie était passée dans ce premier baiser.



« Mort ! murmura-t-elle avec effroi.

— Mort ! répéta une voix aussi altérée que la sienne ! M<sup>me</sup> Dervilly frissonna, reconnut M<sup>me</sup> Delmart, et ces deux êtres si gracieux se jetèrent dans un regard tout ce que la haine a de durée et d'énergie.

Elles se sont revues depuis bien souvent dans le monde, et se sont montrées aussi polies l'une envers l'autre, aussi gracieuses qu'autrefois. Elles savent que la vengeance des femmes est tardive et voilée, mais qu'elle arrive et se découvre un jour. — Toutes deux attendent patiemment.

## Épîcêtres.

### ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

#### LA JUIVE.

M. Scribe s'est bien trouvé du moyen âge avec *Robert-le-Diable*, il en a essayé de nouveau avec *la Juive*. Quelle époque en effet pourrait offrir plus de ressources à l'Opéra ? costumes pittoresques, brillantes armures, coutumes singulières, tout n'y est-il pas la matière d'études intéressantes pour le peintre, le décorateur et le poète ?

C'est une belle occasion qu'un souvenir de ces tems, pour se jeter dans les récits dramatiques de guerres religieuses, d'intrigues politiques, de disputes interminables, de cruautés sans nombre..... A nous, qui ne prétendons point faire d'érudition avec des biographies, il suffira de rappeler que l'action se passe en 1414, alors que se tenait le concile de Constance, concile où l'on se contenta de démettre le pape Jean XXIII, convaincu de mille crimes, et où l'on brûla Jean Huss et Jérôme de Prague pour avoir été opiniâtres, attendu que l'opiniâtreté est un bien plus grand crime que le meurtre, le rapt, la simonie, etc., etc.

Il n'est point question du pape dans l'opéra nouveau, point de Jean Huss,

point de Jérôme de Prague... C'est de l'histoire d'une jeune fille qu'il s'agit, d'une pauvre juive dont l'amour fait la peine, qui meurt parce qu'elle a trop aimé.

C'était donc à Constance, et en 1414. Là était un juif nommé Éléazar, avec sa fille Rachel; un juif bijoutier, haïssant les chrétiens tout en prenant leur or, et bravant leurs usages. N'a-t-il pas, par exemple, l'imprudence de travailler un jour de fête solennelle ! Aussitôt que l'on entend le bruit des marteaux de ses ouvriers, on se précipite dans sa demeure, on l'en arrache; et, sans la présence du vénérable cardinal Brogni, qui, à la tête de son clergé, sortait de la cathédrale, il serait mis à mort. Échappé à peine à ce danger, il en court un autre. Pour voir passer le cortège impérial, il se glisse au milieu des chrétiens et ne tarde pas à être reconnu. Un juif au milieu d'eux !... on le repousse, on le maltraite, et comme le lac est à deux pas, la foule irritée y jetterait Éléazar et Rachel, si un jeune inconnu ne venait les protéger de son poignard.

Ce jeune homme qui a rendu un si grand service à Éléazar est employé chez lui; le juif l'estime, mais Rachel l'aime de toutes les forces de son ame; Samuel est son amant, Samuel est sa vie, et le mystère qui entoure cet amour en redouble les charmes. Samuel ne veut point du titre de son époux, et il avoue qu'il est chrétien !... Alors c'est une affreuse scène de larmes et de désespoir, que Samuel croit éviter en fuyant.

Samuel, c'est Léopold, un des plus puissans seigneurs de la cour de Sigismond; c'est l'époux de la nièce de l'empereur, de la belle Eudoxie; c'est le vainqueur des hussites... Il avait vu Rachel, et, pour arriver jusqu'à elle, il s'était fait artiste.

Retiré dans son palais, il avait cru échapper sans doute aux reproches de Rachel, il se trompait. L'amour, la ja-



lousie donnent à la jeune juive des forces surnaturelles. Elle le suit, elle passe la nuit sur le seuil du palais où elle le voit entrer; et le lendemain elle se présente à la princesse Eudoxie, lui demandant la grâce d'être comptée au nombre de ses esclaves. La princesse, touchée de la douleur de Rachel, y consent. Pendant une fête que l'on célèbre en l'honneur du vainqueur des hussites, au moment où Eudoxie s'apprête, en présence de toute la cour, à décorer son époux d'une chaîne d'honneur, Rachel, dont la vue a déjà inquiété vivement Léopold, fend la foule et repousse Eudoxie :

*Reprends ce noble signe, dit-elle,*

Le signe de l'honneur ! son cœur n'en est pas digne.

Ce n'est plus ton époux,

Ce guerrier redoutable,

Des hussites vainqueur !... C'est un lâche, un coupable,

Que je dénonce aux yeux de tous.

— *Quel crime a-t-il commis ?* demande le cardinal de Brogni. — *Le plus épouvantable*, reprend la jeune fille,

Celui que votre loi punit par le trépas.

Chrétien, il eut commerce avec une maudite,

Une juive, une israélite.

Et cette juive, sa complice,

Qui comme lui mérite le supplice,

C'est moi !

On frémit d'indignation à ces paroles. Eudoxie se livre au désespoir; Eléazar tente en vain de calmer sa fille; Rachel ne se connaît plus; elle ne pense qu'à se venger du perfide qui l'a trompée; elle oublie qu'elle peut entraîner son père dans sa ruine... Léopold ne répondant rien, le cardinal-légat fulmine contre lui, contre le juif et la jeune fille ce terrible anathème :

De nos temples pour eux que se ferme l'enceinte !

Que de l'eau salulaire et de la table sainte

Ils ne puissent plus approcher.

Que redoutant leur souffle et leur toucher,

Le chrétien se détourne et s'éloigne avec crainte ;

Et maudits sur la terre, et maudits dans les cieux,

Que leurs corps soient enfin, à leur heure dernière,

Laissés sans sépulture ainsi que sans prière

Aux injures du ciel qui s'est fermé sur eux.

Ils sont arrêtés et traduits devant le concile. Eudoxie vient d'abord supplier Rachel de lui rendre son époux, et, bien qu'elle souffre à se trouver en présence de sa rivale, la jeune juive promet de tout tenter pour sauver celui qu'elle aime toujours malgré sa trahison. Elle s'adresse au cardinal Brogni.

Le vieux prêtre est impatient d'interroger Eléazar sur un secret qui fait le tourment de sa vie. Marié avant d'entrer dans les ordres, il était père, lorsque, pendant la guerre de Naples et de Rome, la ville sainte fut envahie par les soldats de Ladislas. A la suite de l'assaut, la femme de Brogni fut assassinée, sa fille disparut... Brogni croyait qu'elle était morte, lorsque le juif lui dit qu'elle existait. Il aurait pu ajouter qu'il connaissait le lieu de sa retraite; mais il a juré de ne le jamais faire savoir. Doit-il en effet se montrer si généreux envers le prêtre qui a chassé les juifs de Rome, qui les a persécutés, qui lui a fait tant de mal à lui? Non! il souffre... que Brogni souffre aussi... qu'il connaisse enfin, lui tout puissant, ces douleurs dont il a été si prodigue envers la race d'Israël.

Eléazar est condamné, Rachel aussi... Léopold ne subira pas le supplice : on se contente de l'exiler de Constance. Pour le sauver, la jeune fille a déclaré aux juges qu'elle l'avait calomnié : c'est pour ce crime qu'on l'envoie à la mort avec son père... Le triste cortège qui doit l'accompagner se met bientôt en marche; tous deux sont conduits sur la place publique de la ville. Là les attend la cuve d'eau bouillante dans laquelle ils doivent être précipités; là Eléazar, touché de la jeunesse, de l'effroi de Rachel, lui conseille lui-même d'abjurer pour conserver les longs jours que le ciel peut encore lui réserver. Rachel ne lui répond pas. Rien en effet ne peut retenir la pauvre enfant sur cette terre; elle refuse d'abjurer, elle préfère la mort horrible et inévitable qui l'attend. C'est au moment où on la précipite dans la cuve que le juif consent enfin



à satisfaire la curiosité pressante du cardinal. *Tu demandes où est ta fille*, lui dit-il avec l'expression féroce de la vengeance satisfaite, *la voilà!* Et il montre Rachel expirante : puis lui-même, comme exalté par le désespoir du malheureux Brogni, il court partager l'horrible supplice de celle qu'il avait adoptée pour son enfant et qui le consolait de ses malheurs passés.

M<sup>lle</sup> Falcon, cette jeune espérance de notre scène lyrique, qui s'est distinguée dès son début dans le rôle d'Alice, qui a été si dramatique dans Julia de *la Vestale*, remplit le rôle de Rachel. Comédienne, cantatrice, elle a été continuellement à la hauteur de son rôle, tracé avec autant de charme que de vigueur. Belle dans son calme, dans sa douleur, dans son désespoir, dans sa résignation, elle a exprimé avec le plus grand bonheur tous les sentimens qui devaient agiter le cœur de la jeune juive. On lui a fait une heureuse application de ces paroles d'Eudoxie, lorsque Rachel vient la supplier de la prendre au nombre de ses esclaves :

Que d'attraits, qu'elle est belle!  
Son œil noir étincelle  
D'un sombre désespoir...

M<sup>lle</sup> Falcon a composé en effet le rôle de la jeune juive avec un soin qui fait honneur à son intelligence. C'était une belle étude à voir au cinquième acte, alors que pâle, les cheveux tombans, les pieds nus, vêtue d'une seule robe blanche, elle est conduite au supplice.

#### AVIS.

Le directeur du Cercle français et étranger, le colonel Du Buat, a l'honneur de prévenir MM. les souscripteurs que ce cercle est entièrement organisé. La haute société établissant ses réunions à l'instar des fêtes d'*Almack* à Londres, elles auront lieu le premier et le troisième samedi de chaque mois, à neuf heures. Les Français et les étrangers qui se font recevoir membres de ce cercle ne paient rien en sus de leur souscription pour être admis à ces fêtes; mais pour toutes autres personnes, les billets d'admission sont de 10 fr.; ils se délivrent d'avance chez le directeur, rue de la Chaussée-d'Antin, n° 11, ou chez les dames patronesses; on peut également en demander aux ambassades et aux légations étrangères. Chaque billet porte le nom de la personne qui le présente à l'entrée.

Les artistes de distinction y sont reçus sans rétribution.

Les expositions permanentes des produits des beaux-arts et de l'industrie sont continuées dans le même hôtel, rue de la Chaussée-d'Antin, n° 11. Le grand plan des Alpes en relief, les glaces peintes représentant la villa Borghèse à Rome, et le parc de Saint-Cloud y attirent beaucoup de monde.

A ce Numéro est jointe la planche 1140.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés *franc de port*.

IMPRIMERIE DE DONDRET-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



# Modes de Paris.

5. Mars 1835

N<sup>o</sup> 240.



## Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 2 <sup>1</sup>/<sub>2</sub> près le passage de l'Opéra  
Coiffure Exécutée par M<sup>lle</sup> Mailly rue S<sup>t</sup> Martin, 149.  
Robe en crêpe. façon M<sup>me</sup> Michaud rue Mont-thabor, 10.

Mess<sup>rs</sup> S. & J. Fuller N<sup>o</sup> 34. Rathbone Place, London.

Ayuntamiento de Madrid